

0033

5-13



ENTRETIEN

d'un
PHILOSOPHE ET D'UN HOMME
DE COUR

sur
LES PROJETS D'ETAT,

pour
L'INSTRUCTION DES FOUS QUI COURENT
APRES LA FORTUNE,

&
LA CONSOLATION DES SAGES QUI SE
DEVOUENT AU BIEN PUBLIC.

Quel heureux pays que celui d'où l'on chasse ceux
qui enseignent le bien, & où l'on congédie ceux
qui le font!

12

Au Temple du Bien public. 1782.

ENTRETIEN

d'un
PHILOSOPHE ET D'UN HOMME DE COUR
sur
LES PROJETS D'ETAT.

L'homme de Cour.

Vous m'avez promis de me faire part de vos rêves patriotiques.

Le Philosophe.

Je ne l'ai pas oublié; & mon dessein n'est pas de vous manquer de parole.

L'homme de Cour.

Je brûle d'impatience de vous entendre.

Le Philosophe.

Et moi, de vous consulter.

Je crois avoir conçu des projets utiles; & j'espère, que, si jamais le gouvernement daigne s'en occuper, l'exécution en sera très avantageuse à mes concitoyens.

Mais je ne fais comment m'y prendre pour les faire valoir, ni quels obstacles je puis rencontrer dans les démarches que je dois faire.

J'ai grand besoin que vous foyez mon guide: ne me refusez pas le secours de vos conseils & de vos

lumières. J'ai étudié toute ma vie le cœur humain ; & , peut-être, suis-je parvenu à connoître assez bien l'homme, en général ; mais vous connoissez beaucoup mieux encore le monde & ceux qui nous gouvernent : je veux me diriger par votre sagesse.

Dans la douce retraite de son cabinet, l'homme de Lettres voit ordinairement tout en beau : tout lui semble facile ; & dès qu'il s'est une fois persuadé que ses vues tendent au bien public, il n'imagine pas qu'on les accueille avec indifférence & avec froideur ; il se fait même d'autant plus aisément illusion, que son cœur est plus vivement enflammé de l'amour de sa patrie & de ses semblables.

L'homme de Cour.

J'entends : vous n'osez produire au grand jour vos idées, dans la crainte que ce ne soit en pure perte, & qu'on ne vous range, ensuite, dans la classe des gens à projets, c'est-à-dire, à *belles chimères*, comme s'expriment tant d'hommes frivoles qui ne s'intéressent à rien d'utile, tant de beaux esprits qui n'ont de l'ardeur que pour courir après la fumée d'une vaine réputation, & tant de courtisans, sans entrailles, qui ne songent qu'à leur fortune, & pour qui la félicité des peuples n'est qu'un phantôme.

Le Philosophe.

Vous m'avez deviné ; & je vous avouerai, sans détour, que, si, pour avoir voulu faire le bien, je devenois l'objet de l'injustice de ceux à qui j'aurois consacré mes veilles & mes travaux, ma sensibilité naturelle en seroit cruellement affectée.

L'homme de Cour.

C'est néanmoins à quoi vous devez vous attendre ; & , puisque vous avez assez de confiance en moi, pour me dévoiler vos plus secrets sentimens, je dois, à mon tour, ne vous rien déguiser de ce que je pense.

Nous vivons dans un siècle où l'on n'est plus impunément honnête, bon patriote, ami de l'humanité. L'égoïsme a étouffé la bienveillance universelle, presque dans tous les cœurs ; & , quoique jamais la corruption des mœurs n'ait été plus grande, jamais elle n'a été moins sentie. Quelle réformation à proposer à des hommes, qui s'imaginent être parfaits, en raison même de leurs vices ?

Si, lorsqu'on croit se bien porter, un médecin, quelque habile qu'il fût, venoit vous dire : „ vous êtes très-sérieusement malades : vous allez périr, si vous ne vous hâtez de changer de conduite : voilà le régime auquel il faut vous assujettir, pour parvenir à une prompte guérison ou pour prévenir de plus funestes suites : “ ne riroit-on pas de lui & de ses ordonnances ? Ne le regarderoit-on pas comme un absurde visionnaire ?

Ainsi traitera-t-on tout philosophe vertueux, qui aura le courage d'approfondir les causes des maux publics, & d'en proposer les remèdes. Qu'il s'arme de force & de patience : car, à coup sûr, on le couvrira de ridicules, si l'on ne fait pis encore.

Le Philosophe.

Vous avez de l'expérience : votre fortune, votre rang, votre naissance vous ont mis à portée de voir les

hommes de près, & par conséquent, d'apprécier avec justice les mœurs de notre nation.

Mais votre censure n'est-elle pas un peu trop générale ? Il me semble qu'il ne faudroit pas confondre la ville avec la Cour, & la province avec la capitale.

Vous vivez parmi les grands ; &, ce qui est une espèce de prodige, que je ne me lasse pas d'admirer, leur commerce ne vous a pas été contagieux : vous n'avez en rien leur esprit ni aucune de leurs passions ; aussi n'appréhendé-je pas de vous parler le langage de la franchise & de la vérité.

Je me représente la Cour, comme le centre de la corruption, de l'intrigue, de la cabale, du vil intérêt & de la bassesse : je ne me fais pas la même idée du reste de la nation. Je veux bien que la dépravation soit fort répandue : mais j'aime à croire que, dans les conditions médiocres, sur-tout en province, il y a encore beaucoup de vertu, d'honnêteté, de patriotisme ; & qu'on y considère véritablement ceux qui se rendent recommandables par leurs sentimens, leur zèle, & leurs services envers la patrie.

L'homme de Cour.

Vous ne vous trompez pas au sujet de la Cour : c'est le réceptacle de tout ce que le royaume a de plus méprisable, de plus pervers ; & ceux qui habitent ce séjour pestilentiel diffèrent prodigieusement des autres hommes. Leurs dehors brillans en imposent aux yeux vulgaires : mais l'observateur philosophe, qui ne juge jamais des choses par la superficie, sonde les cœurs, pénètre les motifs, déchire les voiles de tant de mystères d'iniquités ; &, s'il

est doué de quelque sensibilité, il s'éloigne tôt ou tard d'un pays, qui n'est fait ni pour le bonheur ni pour la vertu. Il faut être méchant, pour s'y plaire : il faut être fourbe, dissimulé, rempant pour s'y maintenir. On n'y flatte que le vice : on n'y caresse que la faveur : on n'y adore que la fortune. L'aspect de l'homme honnête, vrai, sincère, ami du bien public & de la patrie, y répand l'allarme, y excite la haine dans tous les cœurs. Que ne fait-on pas pour écarter une image aussi importune !

Les *Sulli*, les *Colbert*, doivent s'attendre à n'y trouver que des censeurs & des ennemis implacables. On est forcé quelquefois, par les circonstances, de leur donner les éloges qui leur sont dûs : mais on écrit, ou l'on fait écrire contre eux des libelles atroces : on les joue effrontément dans de misérables farces de société, dont la malignité fait tout le mérite : on calomnie leurs intentions : on leur suppose des vues de despotisme ou d'intérêt particulier : on dénature leurs projets : on intrigue, pour en faire craindre & pour en empêcher l'exécution.

L'homme de la patrie s'arrête un instant, pour porter ses regards autour de lui : & d'abord, il brave l'orage qui le menace : satisfait de lui-même, il méprise les noirs complots de ses envieux : il poursuit courageusement sa carrière, & continue à faire le bien malgré les obstacles & les dégoûts. Mais, enfin, sa patience se lasse : son zèle s'attédie : son cœur s'indigne de l'injustice & de l'ingratitude qu'il éprouve ; & il prend le parti de se retirer, avant qu'on l'y force. Telle est la Cour...

Le Philosophe.

Souffrez que je vous interrompe. La peinture que vous me faites glace mes sens. Quoi! C'est-là la récompense de l'homme de génie, du sujet fidèle & du bon citoyen!

L'homme de Cour.

Je n'exagère point; & vous savez, aussi bien que moi, quel a été le sort de ce grand homme, qui s'étoit généreusement chargé de la direction des finances, sans autre salaire que celui de faire le bien, & de poser sur des fondemens solides & inébranlables la gloire & la prospérité de la France. La perte de M. Necker est, à mon avis, une calamité publique, & la plus grande qui pût fondre sur le royaume. *) Le même siècle ne produit pas deux ames de cette trempe.

Le Philosophe.

Oui; & le souvenir que je conserverai, toute ma vie, de cet événement malheureux, fera toujours un poids accablant pour mon cœur. J'aime ma patrie & mon Roi; & mes entrailles se bouleversent & se déchirent, quand je vois qu'on éloigne pour jamais des affaires le seul homme, peut-être, qui fût en état de les rétablir; de détruire les abus sans nombre de l'Administration; d'enchaîner les griffes des traitans; d'écraser sous ses pieds toutes les sang-sues publiques; de substituer aux impôts une sage & bienfaisante économie; d'arrêter les progrès d'un luxa

*) Voici déjà un vingtième d'annoncé, qui n'étoit pas compris dans les arrangemens de ce grand Homme.

destructeur; d'affermir les droits du Souverain, en maintenant tout-à-la-fois ceux du peuple; de réduire le clergé & la magistrature à se renfermer dans l'exercice de leurs fonctions augustes; d'anéantir à jamais le pouvoir arbitraire; d'épurer les mœurs; d'introduire l'esprit de tolérance, de paix, de charité, dans toutes les conditions & tous les états; de perfectionner la législation; d'immortaliser, enfin, le règne de son Prince, en lui faisant connoître & embrasser tous les moyens d'assurer la félicité de son peuple.

L'homme de Cour.

Cet éloge est bien mérité. Les dettes de l'Etat étoient énormes; l'intérêt exorbitant; le crédit nul; &, par conséquent, les ressources entièrement épuisées. Cependant, la déprédation régnoit toujours dans tous les départemens; & plus elle étoit générale, plus elle demeuroit impunie.

Dans ces circonstances critiques, le grand Homme dont nous parlons prit les rênes de l'administration des finances. Tous les bons citoyens applaudirent à la sagesse du Prince, qui venoit de faire un choix aussi important. Il n'y eut que les méchans, qui frémissent d'effroi; & les fanatiques, qui s'allarmèrent & qui crièrent à l'innovation; comme si, pour n'être pas de la religion dominante, on ne pouvoit pas être un honnête homme, un zélé serviteur, un habile ministre.

M. Necker s'étoit, depuis long-tems, fait connoître dans toute l'Europe par son génie & par ses succès dans les opérations de commerce. On savoit que personne

au monde n'étoit, ni plus actif, ni plus laborieux, ni plus exact, ni plus désintéressé, ni plus intègre.

Dès-lors, la confiance publique commença à renaître, cette heureuse confiance, que rien ne remplaça, & que les vices de l'administration, sous le dernier règne, avoient anéantie. Toutes les bourses s'ouvrirent à l'envi. Les charges de l'Etat n'effrayèrent plus les capitalistes. On ne demanda pas mieux que de verser ses fonds dans les coffres du Roi; & l'on fut bien certain de les placer avec sûreté.

Les anciens contrôleurs généraux des finances n'avoient connu jusques-là qu'un seul moyen de procurer de l'argent à leur Souverain, soit pour soutenir le faste de la Cour, soit pour fournir aux besoins les plus urgens de l'Etat; c'étoit d'accabler le peuple sous le poids de nouveaux impôts: moyen tyrannique & barbare, qui, dans un royaume comme la France, décele tout-à-la-fois la mal-adresse & l'inhumanité de celui qui l'emploie.

M. Necker avoit trop de génie & de patriotisme; il connoissoit trop bien les plaies de l'Etat, pour suivre le même système. Il réveilla dans les cœurs de tous les François l'amour de leur Souverain, ce doux sentiment, qui leur fut toujours si naturel; & il fit briller aux yeux de l'Europe étonnée, dans une sorte d'édits, d'ordonnances, de réglemens & de déclarations, la bonté, la droiture, la magnanimité & la bienfaisance du jeune Monarque qu'il avoit l'honneur de servir.

Déjà, il étoit parvenu, non-seulement à arrêter les progrès des maux de l'Etat, mais à fermer ses anciennes plaies; non-seulement à payer avec exactitude les pensions

& les rentes courantes, mais à acquitter des arrérages qu'on croyoit perdus, & à rembourser les créances les plus onéreuses; non-seulement à fournir aux dépenses ordinaires & extraordinaires de la Cour & de tous les Départemens du ministère, mais à créer, pour ainsi dire, une marine toute nouvelle, & à la porter au plus haut degré de force & de puissance; non-seulement, enfin, à soutenir une guerre des plus terribles, mais à former un trésor, qui pût un jour suffire à tous les besoins d'un si grand royaume, & remplir les projets & les vues de bienfaisance du Souverain.

Mais, s'il avoit tout fait pour sa gloire, il n'avoit rien fait encore, selon lui, pour notre bonheur; tant ses desseins étoient vastes, tant sa grande ame embrassoit de nouveaux objets!

Voilà cependant l'homme qui vient d'être sacrifié à la haine & à la vengeance de ses ennemis, ou plutôt des ennemis du Roi & de la patrie.

Le Philosophe.

Vous me rappelez, dans ce moment, ces beaux vers de Virgile, que je n'ai jamais lu sans attendrissement, sur la destinée du jeune *Marcellus*, l'espoir des romains.

Ostendit terris hunc tantùm fata, neque ultra
Esse sinent: nimum vobis romana propago
Viva potens, superi, propria hæc si dona fuissent!

Et l'application que j'en fais au grand Homme, qui nous est enlevé, me pénètre de la plus vive douleur.

Mais ce qui doit consoler M. Necker d'une disgrâce si peu méritée, ce sont, sans doute, les regrets & l'estime

de tous les bons citoyens, de tous les cœurs honnêtes & sensibles.

Quelle sensation a fait, dans Paris, une perte aussi irréparable ?

L'homme de Cour.

Je serois presque tenté de vous répondre, aucune.

Là, rien ne touche que l'intérêt personnel. On s'entretient de tout par désœuvrement : mais un grand ministre, disgracié, victime de son zèle patriotique & de sa droiture, qui, comme M. Necker, étoit la base de la prospérité du royaume, ne cause pas plus de mouvement, pas plus d'émotion, qu'une actrice, une danseuse à la mode, ou une courtisane célèbre, qui a eu le malheur de déplaire.

On disputera avec chaleur sur la prééminence de la musique françoise, italienne, allemande, sur le mérite différent des Grétri, de Gluck, & des Piccini ; & les grands événemens nationaux ne deviendront des sujets d'entretien & de discussion que comme nouvelles publiques.

On chantera un Vaudeville contre un général, qui aura montré de la lâcheté dans une affaire décisive, qui aura fait perdre une bataille à son supérieur par jalousie ou par corruption ; & le cri de l'indignation & de la vengeance ne se fera entendre nulle part.

On s'attristera de l'embrasement d'une salle de spectacles, cloaque infect de corruption, où la prostitution & la débauche s'étalent pompeusement, reçoivent les hommages, excitent les transports de la Cour & de la ville ; & l'on verra avec indifférence & sans intérêt, un voisin actif, & déjà trop puissant, envahir des provinces entières,

accroître ses forces & ses domaines, menacer nos frontières, & mettre l'Etat en danger.

On adressera une ode pindarique, une épître brillante & sophistique, à un monstre souillé de vices & de crimes, bas flatteur à la Cour, & despote implacable à la ville, parcequ'il est en faveur ; & l'on se taira lâchement sur les talens, le génie, les connoissances, les sentimens, les vertus, le zèle, les efforts, les travaux & les services du grand Homme, qui s'est dévoué tout entier au bien public, & qui a si bien mérité du Souverain & de la patrie, parcequ'il est tombé en disgrâce.

Reconnoissez-vous, à ce portrait, notre capitale ?

Le Philosophe.

Cette peinture, qui n'est malheureusement que trop vraie, me fait frissonner, je vous l'avoue ; & je ne conçois pas ce que le sage, l'ami des hommes, le vertueux patriote, peut se promettre d'avantageux dans ce gouffre immense, cet abîme d'iniquités.

On prétend, que, lorsque le Czar, Pierre I. vint à Paris, un courtisan prit la liberté de lui demander : ce qu'il pensoit de cette grande & superbe ville ? *Ce que j'en pense,* répondit-il ; *c'est que, si j'en étois le souverain, je la brûlerois.*

La flatterie a, dans tous les temps, & principalement de nos jours, prêté gratuitement à tous les illustres voyageurs, sur-tout, de ce rang suprême, mille propos ingénieux ou profonds, qui ne sortirent jamais de leur bouche ; & celui-ci pourroit bien être de l'invention de quelque écrivain mercenaire : car (disons le tout bas, pour ne pas

soulever contre nous la foule de ses admirateurs outrés, ou de ses aveugles panégyristes,) ce Prince, à qui notre célèbre *Falconnet* vient d'élever à St. Pétersbourg le plus beau monument qui existe sur la terre, & à qui l'un de nos plus estimables poètes, *M. Thomas*, en destine un autre plus honorable encore & de plus de durée; ce créateur de l'empire russe, ce héros immortel, ce parfait modèle des rois, fut bien moins grand que l'on ne pense, & fort au-dessous de sa renommée.

Dans une certaine cour d'Allemagne, où il séjourna, en retournant dans ses Etats, il eut envie de voir une exécution. Le souverain du pays lui fit observer, qu'il n'y avoit, dans les prisons, aucun criminel qui méritât la mort; & qu'il lui étoit impossible, par conséquent, de satisfaire sa curiosité. *Qu'on prenne l'un de mes laquais*, répliqua froidement le monarque russe.

Je vous garantis cette Anecdote, & non la première.

Quoiqu'il en soit, *Czar*, ou l'inventeur du mot sur Paris, vouloit faire entendre, que cette immense capitale mangeoit le royaume, pour me servir d'une expression énergique, quoique peu noble; que toutes les richesses de la nation venoient s'y engloutir; tous les grands seigneurs, s'y ruiner, ou y prendre le goût du luxe, du libertinage & de la dépense, qu'ils alloient ensuite répandre dans la province; & toute la jeunesse aisée ou de qualité, s'y plonger dans la corruption, & n'en remporter chez elle que l'amour du plaisir & de la frivolité.

Je dirois aussi volontiers, comme honnête homme & bon patriote: *je la brûlerois*: puisque les mœurs en sont

telles, qu'il n'est presque plus possible de s'y montrer ami de l'Etat & du genre-humain, & d'y faire le bien au milieu de cette dépravation générale.

L'homme de Cour.

Il faut cependant être juste: on voit à la Cour quelques grands seigneurs, aussi respectables par leurs sentimens que par leurs lumières; & nulle part, peut-être, des hommes plus solidement vertueux qu'à Paris. Mais, il est vrai, que ceux-là ne jouissent pas du plus grand crédit, parce qu'ils sont sans ambition, & qu'ils préfèrent la médiocrité, toujours douce & tranquille, à l'éclat d'une grande fortune, toujours orageuse.

Ce n'est donc pas tout-à-fait en vain, que le bon citoyen se rend utile à sa patrie & à l'humanité: mais il ignore souvent lui-même la considération & l'estime qu'il a obtenues; & sa réputation fait aussi peu de bruit, que les vertus de ceux, dont il a mérité la reconnaissance & l'hommage par ses services & ses travaux.

Le Philosophe.

Malgré les exceptions que vous venez de faire, je n'en conclus pas moins, que, vouloir aujourd'hui réformer la nation, c'est une folie; & qu'espérer de lui voir adopter des projets utiles, c'est se bercer d'une vaine chimère. Je commence à perdre tout ce courage & toute cette vive ardeur dont je me sentoais animé.

L'homme de Cour.

Vous m'avez très-sagement fait distinguer entre la Cour & la ville, entre la capitale & la province. Je vous ramène à présent vous-même à cette distinction.

Ce n'est ni à la Cour, ni dans Paris qu'il faut chercher la nation françoise, mais en province; & c'est-là qu'elle existe encore.

Parcourez-les d'un bout à l'autre: vous y trouverez une infinité de bons citoyens, qui sont religieux, sans hypocrisie; vertueux & bienfaisans, sans ostentation; hospitaliers & obligeans, sans intérêt; scrupuleux observateurs des loix & de la police, par principes, par habitude & sans contrainte. Braves & intrépides contre les ennemis de l'Etat, ils obéissent avec douceur à la voix de leur roi, qu'ils honorent, qu'ils chérissent comme leur père; & paient les impôts, sans murmure. Accoutumés au travail, autant qu'à la tempérance, ils font valoir leurs terres & leur industrie de tout leur pouvoir; &, si les malheurs des temps, ou, la barbarie des tyrans subalternes qui les gouvernent, trompent leurs vœux & leurs espérances, ils se consolent en paix par l'attente & la perspective d'un meilleur avenir.

J'ai vu presque toutes les différentes provinces de ce grand royaume; &, souvent, je me suis attendri jusqu'aux larmes, en voyant que l'antique race de nos bons & respectables gaulois n'étoit pas éteinte.

Le Philosophe.

Vous me faites éprouver une joie bien vive & bien pure, en me dépeignant avec tant de vérité les mœurs, le caractère de la nation; & je me reproche, en quelque manière, d'avoir été, un instant, presque injuste envers elle, tandis que vous me retraciez avec une égale franchise les travers & les vices d'un petit nombre d'individus, qui

la déshonorent, & qui la font si souvent méconnoître aux étrangers.

Je n'ai pas voyagé, comme vous, dans toutes nos provinces: mais cependant j'en ai vu la plus grande partie; & j'ai été affecté des mêmes sentimens. „ Quel peuple (me suis-je quelquefois écrié,) s'il avoit toujours des *Henri IV.* pour maîtres! Et quelle puissance seroit jamais comparable à celle de nos rois, s'ils savoient connoître tous leurs avantages, & faire concourir à leurs fins les grandes qualités de ce peuple aimable & sensible?“

C'est, à-peu-près, ce que disoit, un jour, un Ministre de France, à un Ambassadeur de la Cour de Vienne. „Oui; lui répliqua plaisamment ce dernier; mais j'espère que le Ciel ne fera jamais assez irrité contre l'Empereur, mon maître, pour permettre que cela arrive.“

L'homme de Cour.

Hélas!... je ne puis y penser sans gémir.

Cet heureux tems seroit enfin venu, si les bonnes intentions de notre jeune Monarque étoient toujours bien secondées; si les cabales de la Cour ne traversoient pas si souvent ses vues bienfaisantes; si ces nombreux essaims de courtisans, dont les divers intérêts se croisent sans cesse & s'entre-choquent avec tant de violence, ne répandoient mille nuages autour de lui, pour l'empêcher de voir la vérité, de juger des choses d'après ses propres lumières, & selon la droiture de son cœur & de son esprit.

Mais telle a toujours été la triste & malheureuse destinée des meilleurs rois: ils font rarement tout le bien qu'ils veulent, & souvent, malgré eux, & sans le savoir, ils

mal qu'ils appréhendent & qu'ils détestent au fond de leurs cœurs. La flatterie les environne: l'hypocrisie & l'astuce ne s'étudient qu'à leur tendre de nouveaux pièges; & la méchanceté, la scélératesse abuse de leur nom & de leur autorité pour opprimer, écraser, avilir un peuple qui les adore.

Louis XVI. est bon, juste, sensible, bienfaisant: il aime ses sujets en père: il ne respire que leur bonheur: il connoît les maux de l'Etat: il veut les détruire, & lui rendre son ancien lustre.

Mais, dans un grand royaume comme la France, il faut bien du tems pour extirper une corruption, qui est devenue si générale; & dans une Cour comme celle de Versailles, il faut bien du courage, bien de la force, bien de la fermeté, pour faire succéder, dans les cœurs, à l'égoïsme, à l'intrigue & à la bassesse, le patriotisme, l'honnêteté, la noblesse & la grandeur d'ame.

Oui, je le répète: il ne manque peut-être à ce bon Prince, que d'avoir de vrais amis & des serviteurs désintéressés, n'aspirant, comme lui, qu'à faire le bien de l'humanité & de la patrie.

Mais, qu'il n'envisage point comme tels ces courtisans facétieux, à visage toujours riant, dont tout le mérite est de parler avec grace, de tenir des propos agréables, de bien tourner un compliment, d'aiguïser finement une pointe épigrammatique, de voltiger d'objets en objets, sans jamais se fixer sur aucun; mais dont l'ame est toute de glace, quand il s'agit du bien de l'Etat; qui s'amuse & plaisantent de tout, même de nos sottises & de

nos désastres; qui protègent, sans pudeur, auprès de leur maître, un scélérat titré, qui s'est rendu odieux à la nation entière; tandis qu'ils sacrifient lâchement un grand homme, un vertueux citoyen, un homme d'Etat, infatigable & expérimenté, à qui le royaume, l'Europe & l'univers décernent des statues.

Le Philosophe.

Je sens, je touche au doigt la vérité de tout ce que vous me dites; &, plus je réfléchis, plus j'entrevois de difficultés à faire valoir mes projets.

L'homme de Cour.

Mais quelles sont vos vues?

Le Philosophe.

D'abord, d'être utile à mes concitoyens, à ma patrie, à mon Roi, & ensuite de mériter l'estime & la bienveillance publique.

L'homme de Cour.

Votre bien-être, celui de votre famille & de vos proches, & l'avantage de pouvoir obliger vos amis, après vos succès, n'entrent-ils pour rien dans vos spéculations?

Le Philosophe.

Ce n'est pas-là mon premier objet: mais....

L'homme de Cour.

Je lis dans votre ame; & je ne suis pas assez austère, pour désapprouver des calculs, qui n'ont rien de mal-honnête. Il est d'une ame noble, comme la vôtre, d'être au-dessus de l'intérêt: mais, quand on rapporte ses travaux à l'Etat, il est juste, il est raisonnable, sans doute, d'en

attendre, sinon une fortune, du moins la certitude d'un honorable repos, digne de l'ambition d'un sage.

Cependant, ne vous livrez pas trop à l'espérance de l'obtenir; & persuadez-vous bien, que rien n'est aujourd'hui plus difficile que de faire valoir ou goûter les meilleures choses. Si vous étiez un très-grand Seigneur, ou (ce qui équivaut presque, dans nos mœurs, à la plus haute qualité) un homme opulent; je vous dirois: "armez-vous avec confiance de vos projets: allez fièrement chez tous nos ministres: toutes les portes vous seront ouvertes; lâchez en passant, quelques pièces d'or, dans les mains des suisses, des valets-de-chambre & des soubrettes; & malgré la foule nombreuse qui environne, la gueule béante, ces dispensateurs des grâces, vous percerez. vous aurez sur le champ la facilité de vous faire entendre vous serez accueilli avec distinction: on prêterà une oreille attentive à toutes vos paroles: toutes vos propositions paroîtront admissibles, & seront admises; sur-tout, si vos projets sont du genre de ceux qui font fermer les yeux sur l'oppression qui en résulte pour le peuple, (cette bête de somme qu'on charge toujours,) par le profit immense qu'on en retire; & si vous avez assez d'adresse, pour laisser entrevoir que vos prétentions sont modestes, & que vous n'aspirez, ni à la gloire d'auteur, ni à la majeure portion du butin.,

Le Philosophe.

Je ne saurois vous dépeindre l'horreur, qui s'empare de moi, au récit que je viens d'entendre. A Dieu ne plaise, que jamais mon ame s'avilisse jusqu'à condescendre

à de si honteuses manœuvres! Je mourrai, comme j'ai vécu, pauvre, obscur, ignoré; mais honnête, vertueux, & fier de ma dignité d'homme, que j'honore dans les autres, & que je dois faire respecter en moi. J'ai des enfans, qui sont mes délices: je les élèverai suivant mes principes; & si je ne leur laisse pas de richesses, je leur transmettrai, pour héritage, l'exemple de mes actions. Je ne demande au Ciel que le tems nécessaire, pour cultiver ces jeunes plantes, jusqu'à présent si pleines de vigueur & de sève, & pour conduire à leur maturité les heureux fruits qu'elles me promettent dans leur printems.

L'homme de Cour.

Les tems sont bien changés, il faut en convenir, sous le nouveau règne: & n'est-il pas vrai, que, depuis, nous avons toujours vu dans le ministère, des hommes, non-seulement du génie le plus rare, mais d'une intégrité, d'une droiture & d'un désintéressement à toute épreuve?

Le Philosophe.

Il faudroit être bien injuste ou bien aveugle pour le nier. Quels hommes, par exemple, que les *Malesherbes*, les *Necker*, les *Vergennes*! Malheureusement, les deux premiers ont été forcés de se retirer, peut-être, pour jamais, des affaires. Mais le dernier consacre encore ses veilles à la prospérité & à la gloire du Souverain & de la patrie. Puisse-t-il conserver les bonnes grâces de son Roi, aussi long-tems qu'il est sûr de jouir de l'amour, de l'estime & de la reconnaissance de la Nation!

L'homme de Cour.

Mais, quoique nous ne soyons plus dans ces jours de deuil & de larmes, dont le souvenir amer ne s'effacera jamais assez tôt de notre mémoire, je ne crois pas que les choses en soient encore au point où elles devoient être.

Autrefois, un homme, qui venoit proposer à quelque ministre une affaire, soit générale soit particulière, de quelque importance, commençoit, s'il vouloit réussir, par traiter préalablement avec son favori, ou, comme on s'exprimoit alors, son *ame damnée*; & ce n'étoit pas sans peine qu'on parvenoit jusqu'à lui. Il falloit employer le ministère de vingt Mercures, & de tout autant d'entremetteuses; qui, auparavant, exigeoient, je ne dis pas votre parole d'honneur, qu'ils ne seroient pas oubliés, si votre affaire réussissoit, mais des obligations, des lettres de change, des contrats, des dépôts: & durant cette longue & pénible négociation préliminaire, votre premier soin devoit être de bien saouler, deux fois par jour, tous ces vils personnages, de les traîner à la ville & à la campagne dans le meilleur carrosse de remise; de les promener pompeusement par tous les spectacles de la Cour & de la capitale, en payant pour eux à la porte... que fais-je?... de les étaler dans ces lieux d'infamie & de prostitution, que la police autorise, s'il faut l'en croire, pour sauver l'honneur des honnêtes femmes, si à la bassesse des sentimens ils joignoient encore le libertinage le plus honteux. Ensuite, venoient les laquais, les valets-de-chambre, qu'on se rendoit favorables par les voies ordinaires. Enfin, on

étoit présenté mystérieusement à l'*ame damnée*, à ce favori tout puissant & tant recherché.

Ce personnage important, qui, pour l'ordinaire, étoit décoré d'une Croix de Saint Louis, & du titre de Chevalier, de Comte ou de Marquis, vous recevoit d'abord, avec gravité, si votre habit prouvoit votre opulence, & d'un air distrait & dédaigneux, si votre parure étoit celle d'un homme, qui pouvoit avoir des vertus, des talens, des lumières, mais qui étoit privé des avantages de la fortune. Vous vous prosterniez humblement devant lui: vous le conjuriez de vous honorer de sa protection & de son crédit: vous faisiez, sur-tout, retentir à ses oreilles, à plusieurs reprises, le mot de *reconnaissance*. Alors, il se tournoit vers votre introducteur, le tiroit à l'écart, sans faire trop d'attention à vous; le questionnoit sur vos facultés, bien plus que sur vos projets; & si les éclaircissements enflammoient son infatigable rapacité, il revenoit à vous avec un visage riant & le sourire hypocrite de la Cour sur les lèvres: "Monsieur, vous disoit-il, d'un ton de douceur & d'amitié: ce que j'apprends de vous m'inspire le plus vif intérêt pour la réussite de votre affaire. J'y entrevois de très-grandes difficultés: mais je solliciterai: je presserai vivement: j'ai plus d'un ressort à faire jouer: comptez sur mes soins & mes bons offices.,, Vous vous incliniez de nouveau jusqu'à terre; & le protecteur, reprenant son air de dignité, vous congédoit par un léger signe de tête.

Le Philosophe.

Ces fortes de Chevaliers d'industrie font souvent fortune, n'est-il pas vrai?

L'homme de Cour.

Ils ne s'enrichissent pas tous: car, la plupart aiment la dépense, le jeu, les femmes, la débauche; mais ils ne laissent pas que de faire bien des dupes; & dans une ville immense comme Paris, ils n'en manquent jamais. Ils empruntent de leurs cliens; & ils ne les paient qu'en belles promesses. De leur côté, leurs émissaires en font autant; & ils partagent avec eux les fruits de leurs escroqueries.

Le Philosophe.

Je m'étonne que des faits aussi révoltans ne parviennent pas à la connoissance de la police, & que cette police, qu'on dit si active & si vigilante, ne sévisse pas contre les coupables.

L'homme de Cour.

Cela devrait être; mais vous savez, beaucoup mieux que moi, que, dans tous les tems & tous les pays, les grands, les gens en place & leurs protégés ou complices, ont toujours pu tout entreprendre & tout faire avec impunité. *Les loix, disoit un ancien, sont comme des toiles d'araignée: il n'y a que les moucheron qui s'y laissent prendre.* C'est l'idée que vous devez vous faire de la police de Paris, & en général, de nos tribunaux. On y écrase, pour la moindre faute, l'homme isolé, qui est sans appui, sans fortune; & l'on y ferme les yeux sur les délits les plus graves de l'homme puissant ou en faveur.

Le Philosophe.

Mais comptoit-on beaucoup de ces impudens voleurs, sous les auspices de qui on avoit accès auprès des ministres?

L'homme de Cour.

Il y en avoit dans tous les Départemens; & ils gardoient si peu de mesure, qu'on ne voyoit qu'eux dans toutes les audiences.

Le Philosophe.

On m'a raconté une Anecdote bien singulière du dernier règne.

Un procureur au Parlement de Rouen, rusé comme un normand, & avide d'argent comme tous les gens de sa robbe, apprend qu'un ancien protecteur, dont il avoit capté la bienveillance dans sa province, est fait ministre des finances. Peu satisfait des gains ou des rapines de sa profession, il part sur le champ pour Paris, & court se présenter à l'homme en place. "Monseigneur, lui dit-il, avec l'emphase d'un procureur, le Ciel a exaucé mes vœux, en vous élevant au poste éminent que vous occupez; & c'est maintenant que j'espère de pouvoir vivre en honnête homme. Je suis las de griffonner sans cesse des requêtes & des exploits. Daignez vous souvenir de moi dans votre gloire. De quoi est-il question?", lui répondit, en riant, le ministre, qui n'avoit pas oublié combien cet effronté personnage s'étoit toujours distingué par l'astuce. "Monseigneur, continua le normand, je ne vous demande, ni places, ni dignités. Toute mon ambition se borne à une seule grâce; c'est qu'il me soit

permis de venir vous faire ma cour, tous les jours de grande audience, de m'approcher quelquefois de vous, de vous dire de tems en tems un petit mot à l'oreille, & d'obtenir à chaque fois de votre Grandeur un gracieux & flatteur sourire. ,

La supplique étoit nésive & plaisante. Le ministre, qui en faisoit l'objet du premier coup d'œil, & qui n'étoit pas de ces hommes délicats, qu'on peut s'aliéner sans retour par un dessein prémédité de faire des dupes, acquiesça sans peine aux vues du procureur.

Celui-ci donc, en suivant de point en point le plan ingénieux de conduite qu'il s'étoit tracé, ne tarda pas à fixer l'attention de tous ceux qui avoient affaire au ministre. Tous briguoient à l'envi sa haute protection; & il la leur promettoit à tous de la meilleure grâce du monde: il ne rejetoit aucun des mémoires qu'on lui apportoit, bien résolu de ne rien faire pour personne, & d'abandonner les affaires de ses protégés au gré du hazard.

Cependant, pour se concilier sa faveur, l'un lui offroit un intérêt dans l'entreprise dont il poursuivoit l'exécution; l'autre lui payoit d'avance le produit d'un an de la place qu'il sollicitoit. Celui-ci s'engageoit à partager avec lui le revenu de la pension dont il espéroit d'être pourvu; celui-là se pressoit d'accepter un bijou, une somme d'argent, à titre d'amitié ou de reconnaissance.

Par ce manège, enfin, le procureur adroit & frippon, parvint bientôt à faire une fortune considérable.

L'homme de Cour.

Qu'un pauvre provincial est à plaindre, quand il a le malheur de mettre ses intérêts en de pareilles mains!

Aussi, la plupart des sollicitateurs d'affaires & de projets, après avoir séché d'ennui, de soucis & de peines de toutes les sortes, quelquefois, durant quinze ou vingt ans; courant de Paris à Versailles, & de Versailles à Compiègne ou à Fontainebleau, allant frapper humblement à toute les portes, ramper dans toutes les antichambres, & néanmoins, toujours bercés par-tout de vaines chimères, terminent leur triste carrière par la plus affreuse misère, & vont mourir à l'hôpital.

Le Philosophe.

Je respire à peine: ma poitrine se resserre & la douleur déchire mon ame... C'est ainsi que j'ai vu périr, sans avoir pu lui porter le plus foible secours, un de mes proches, vieillard respectable & digne d'un autre sort par ses talens & par ses vertus, qui, ayant quitté la province, assez jeune, pour venir faire valoir à Paris des projets de l'utilité la plus générale, fut assez malheureux, disoit-il, en mourant, pénétré de douleur & de désespoir, pour placer sa confiance dans ces voleurs impunis & accrédités, & en particulier, dans une femme artificieuse, opprobre de la nature, dont il fut l'esclave & la dupe tout à-la-fois.

L'homme de Cour.

Cette exécrationnable engeance est la plus funeste & la plus dangereuse de toutes.

Après quelque séjour à Paris, on connoît ce qu'on nomme *les roués* de la Cour ou les *ames damnées* des ministres; & à force d'expérience, on apprend à apprécier leurs belles protestations, & à se tenir en garde contre les pièges, où ils tâchent de vous faire tomber.

Mais, dans cette immense ville, comment se procurer une liste exacte de tant de femmes de toutes conditions & de tout rang, qui ne se donnent pour protectrices que pour figurer à la ville & à la Cour aux dépens des bonnes gens ou des imbécilles qui les écoutent?

Il y en a des milliers. La police les note, les suit, les surveille: mais, comme elles sont presque toutes protégées ou entretenues par de très-grands seigneurs, on les inquiète rarement. Quelquefois même, on s'amuse, on plaisante de leurs escroqueries; & l'on tient pour maxime, qu'il faut que chacun vive de son métier.

Le Philosophe.

L'infâme métier que celui de vivre de rapines & de pillages!

L'homme de Cour.

On n'en rougit plus, tant il est commun; & rien n'est plus curieux, pour un observateur de sang froid & désintéressé, que la première audience, dont ces sortes de femmes daignent honorer ceux qu'elles veulent bien prendre sous leur protection.

C'est ordinairement le matin, à l'heure de leur toilette, qu'elles se les font présenter par ces femmes officieuses, qui s'emploient volontiers à ces négociations secrètes, dont il est si important de dérober la connois-

sance aux maris ou aux amans *entreteneurs*, & qui, sous divers prétextes, s'introduisent effrontément dans tous les hôtels.

On se fait annoncer, l'honnête conductrice est d'abord admise la première: elle raconte ce qu'elle fait & ce qu'elle ne fait pas de l'homme à projets ou à grandes affaires, qui, pendant ce tems-là, bâille dans l'antichambre, ou fait la révision exacte de sa parure devant un trumeau, pour paroître avec plus de décence aux yeux de la Dame: elle montre les obligations qu'elle lui a extorquées par force ou par adresse, & tout ce qu'elle nomme *ses sûretés*. Elle exagère ses facultés, ses sentimens généreux, ses largesses: ou, d'un ton moins emphatique, mais plus vif, plus animé, elle le prône comme un *homme charmant*, ce qui signifie dans sa bouche, un *fort bien conditionné*, dont on peut faire tout ce qu'on veut. Enfin, elle demande & obtient la permission de le présenter.

Elle vole vers lui, s'élançe à son cou avec enthousiasme, le félicite d'avance de la réussite de son affaire; &, le prenant par la main, elle le conduit aux pieds de la protectrice.

La Nymphé, en deshabilité élégant, les boucles de ses cheveux flottant sur ses épaules & sur sa gorge, à demi-couvertes d'un mouchoir de gaze ou d'un peignoir, est occupée, devant son miroir de toilette, à mettre du rouge & des mouches; &, tandisque le bon homme s'approche, d'un air timide & embarrassé, elle détourne un peu la tête, comme sans dessein, pour le considérer depuis les pieds jusqu'à la tête... *L'Entremetteuse.* „Madame, voici ce

galant homme dont j'ai eu l'honneur de vous parler, & qui vient implorer votre protection" Le galant homme fait une inclination très-profonde. . . . *La protectrice.*
 „ Je suis fort-aise de vous connoître: affez-vous, Monsieur" Les laquais & la femme de chambre se regardent avec un sourire malin, & s'amusent au dépens du *Dindon que l'on va plumer* *L'Homme à projets.*
 „ Madame, je suis bien heureux, qu'une personne de votre naissance & de votre crédit veuille prendre mes intérêts à cœur. . . . *La protectrice*, avec vivacité. " N'en doutez pas, Monsieur, n'en doutez pas. Un homme de votre mérite est fait pour intéresser tous les cœurs sensibles & honnêtes. Je parlerai pour vous au Ministre: il me veut du bien: j'exigerai qu'il vous expédie: soyez tranquille. Il y auroit bien de la fatalité, si, ayant fait réussir des milliers d'affaires, moins importantes que la vôtre, & souvent pour obliger des *ingrats*, j'échouois dans celle qui vous regarde. . . . *L'Entremetteuse.* Oh, oui, mon très-cher Monsieur: Madame ne ment pas: le Ministre l'aime comme la prunelle de ses yeux; & elle n'a qu'à parler pour tout obtenir. . . . *La protectrice*, en se détournant, & se mordant les lèvres, pour ne pas éclater de rire.
 „ Monsieur, remettez-moi incessamment un petit mémoire sur votre affaire; & ne soyez en peine de rien."

Elle se relève. L'homme à projets s'incline de nouveau respectueusement devant elle, qui lui donne majestueusement sa main à baiser; & l'on se retire, enchanté que l'affaire soit en bon train.

Il faut convenir, que, s'il est des individus qui honorent l'humanité, il en est aussi bien d'autres qui la dégradent. Me croirez-vous? je n'ai pu me défendre d'une certaine honte, en vous décrivant des scènes aussi avilissantes, où l'on voit l'honnête homme, l'homme à talent, peut-être, trompé, joué, vilipendé, par ce qu'il y a de plus digne de mépris & d'exécration sur la terre.

Le Philosophe.

Cette espèce de confusion est bien naturelle à qui pense aussi noblement, aussi délicatement que vous. Je la voyois éclater, malgré vous, sur votre visage; & j'ose vous dire aussi que je la partageois. Parmi ces agioteurs infâmes, qui infectoient l'air que nous respirions, nous étions, l'un & l'autre, comme cette dame de qualité, dont parle *Horace*, qui, dans un jour de fête publique, est obligée de danser parmi une vile populace:

ut festis matrona moveri iussa diebus.

Ah! si, pour faire réussir mes projets, c'est à de pareils êtres qu'il faut recourir, n'en parlons plus: j'y renonce sans peine & sans regrets: je vais les brûler, pour n'y plus penser.

Je pourrais avoir la sotte vanité de vouloir être considéré comme le bienfaiteur de ma patrie & l'ami des hommes; ou d'être célèbre comme un homme de génie, qui non-seulement observe les maux publics avec sagacité, mais découvre les seuls remèdes efficaces pour les détruire: je pourrais avoir l'ambition insensée de faire fortune, & de laisser, à ma mort, mes enfans dans l'opulence.

L'homme est foible; & malgré tous les vains efforts de la Philosophie & de la raison, il tient toujours par quelque endroit à l'humanité:

Mais jamais je ne me dégraderai jusqu'à faire concourir à mes desseins, quels qu'ils soient, des intrigues & des bassesses de la nature de celles, dont vous venez de me faire une si vive peinture.

Je m'adresserai directement au Roi, quoiqu'il en arrive: & pourquoi n'espérerai-je pas qu'il daignera m'entendre avec toute la bonté qui le caractérise, ou, du moins prendre la peine de jeter un coup d'œil sur les différens mémoires que je me propose de mettre à ses pieds? Si mes vues sont justes, si elles peuvent être utiles à ses sujets, il est trop bon Roi pour les rejeter, & pour ne pas récompenser mon zèle, en m'honorant de sa bienveillance.

L'homme de Cour.

Vous ne connoissez pas l'étiquette de notre Cour; & l'espérance dont vous vous flattez est une chimère.

Je fais bien qu'il est des Etats où il est permis au vertueux citoyen, au sujet fidèle, de s'approcher du trône de son roi, & de lui exposer ses généreux desseins pour la patrie: il en est même où, sans craindre de blesser le respect qu'on doit à la majesté & à l'autorité suprêmes, on peut écrire à son souverain, soit pour lui faire hommage de ses projets, soit pour lui porter de légitimes plaintes; & où le souverain, à son tour, sans croire oublier ce qu'il doit à son rang & à sa puissance s'empresse

de répondre avec toute la ponctualité, dont pourroit se piquer un simple particulier.

Ce n'est pas là ce qui se pratique à la Cour de Versailles.

On a représenté à nos rois, que leur grandeur exigeoit qu'ils ne se laissassent contempler que de loin, à-peu-près, comme l'astre qui nous éclaire; qu'ils ne seroient pas en sûreté, si on avoit la liberté de les approcher; que le peuple devient nécessairement insolent & audacieux, si on le traite avec trop de bonté; que, dans un grand royaume, il est impossible que le souverain ait le loisir d'entrer dans aucun détail, & de discuter les vues ou les intérêts de tous les sujets; qu'enfin ce seroit ouvrir la porte à la délation & à la calomnie, que de permettre à chaque citoyen, de s'adresser à son roi, autrement que par l'entremise de ses ministres.

Tels sont les spécieux prétextes dont on se sert, pour éloigner la vérité du trône; pour dérober au Souverain la connoissance des hommes & des affaires; pour se rendre nécessaire par leur ignorance même, & disposer, à la volonté, de tous les postes, de toutes les faveurs; enfin, pour pouvoir impunément opprimer le peuple, s'enrichir de ses dépouilles, s'engraïsser de sa substance, jouir du spectacle de sa misère, fouler aux pieds toutes les loix, divines & humaines, au gré de son ambition ou de son caprice.

Le Philosophe.

On dit, que le feu Roi de Sardaigne usoit d'un expédient aussi simple que sage, pour être informé de

tout ce qui se passoit à la Cour & dans ses Etats, & pour contenir, par la crainte, dans les bornes du devoir & de la justice, ceux de ses ministres ou de ses sujets en place, qui auroient été tentés d'abuser de leur autorité.

Il avoit fait mettre, dans son antichambre, une grande boîte, où tout particulier, de quelque état & de quelque condition qu'il fût, pouvoit aller déposer ses suppliques, ses lettres, ses mémoires, & dont lui seul avoit la clef. Tous les soirs, avant de se coucher, ou tous les matins, à son lever, il l'ouvroit sans témoin: si on lui donnoit avis de quelque exaction, de quelque injustice, il prenoit les informations convenables; & quand il s'étoit assuré de la vérité, il ne manquoit jamais de punir les coupables, suivant l'exigence des cas.

Aussi, tous les gens en place étoient sur leurs gardes; & jamais peuple n'a été moins foulé que celui de ce Prince.

Qu'il seroit à souhaiter que tous les potentats adoptassent la même méthode! On rempliroit les devoirs de la profession avec exactitude. Les affaires ne seroient pas traitées négligemment, & ne traîneroient pas en longueur. Les grands n'auroient pas pour le peuple cette dureté, ce mépris barbare, mille fois plus cruels & plus insupportables que la misère de son état, parcequ'ils fauroient que le souverain, qui veille sur eux, s'intéresse au sort de tous ses sujets: & le peuple, de son côté, vivroit dans une douce sécurité, parcequ'il n'auroit plus à redouter ces oppressions secrètes, d'autant plus odieuses & tyranniques, qu'elles demeurent toujours impunies,

sous les épaisses voiles dont elles sont aujourd'hui couvertes.

L'homme de Cour.

Cette heureuse révolution (car c'en seroit une bien importante) n'est pas impossible, sans doute; & je suis même persuadé qu'elle se fera: mais nous ne sommes pas assez jeunes pour la voir & pour en jouir.

Il y a trop long-tems, que nos rois, qui se croient néanmoins si absolus, sont accoutumés à porter le joug, qu'on a eu l'art de leur imposer; & les choses en sont au point, que c'est presque une loi fondamentale de l'Administration, que tout doit passer par les mains des ministres, & que le Souverain ne doit savoir que ce qu'ils trouvent bon de lui faire connoître.

J'oserois presque dire, qu'on auroit de la peine à remplir les différentes places du ministère, si désormais le trône devenoit plus accessible à la vérité.

Le Philosophe.

Que ne suis-je à portée de faire entendre ma faible voix à notre sage & bienfaisant Monarque! Je lui dirois avec ce courage, cette fermeté, cette noble hardiesse, que doivent inspirer le Patriotisme, l'amour du bien public, & le zèle le plus pur pour son souverain:

Sire,

„En montant sur le trône de vos ancêtres, vous avez voulu gouverner par vous-même. Cette résolution étoit noble & généreuse: soutenez-la. Un roi, qui se repose entièrement sur ses ministres, du poids de l'administration, est presque toujours mal servi & trompé. On abuse

de son nom & de sa puissance pour opprimer le peuple. On appauvrit l'Etat par des exactions & des impôts au-dessus de ses forces. On renverse les loix constitutives de la monarchie. Le Magistrat fidèle, qui ose élever la voix, est réduit à l'alternative, ou de prévariquer dans ses fonctions, ou d'être dépouillé de sa place & persécuté. Il n'est plus de droit de propriété pour le citoyen. La loi du plus fort est la seule que l'on connoisse. Les tribunaux ne sont plus l'azyle des foibles & des malheureux. Le pouvoir arbitraire succède à la législation. On ne voit par-tout que l'image effrayante des armes; & le militaire, qui ne fait qu'obéir à la voix du despote qui le commande, glace d'effroi tous les esprits, & ravage tout. Les postes importants & les dignités ne sont plus le prix du mérite & de la vertu: on en trafique honteusement: on les distribue au gré de son caprice, ou, d'après des calculs, dictés par l'esprit d'intérêt & l'ambition: le plus intriguant s'en empare; &, parvenu enfin à son but, il ne songe qu'à la rapine.

Ainsi, la nation est foulée. Un petit nombre d'hommes pervers vit dans l'opulence & la prospérité. Les gens à talent, les citoyens honnêtes & vertueux gémissent sous l'oppression, languissent dans l'inaction & la misère, ne peuvent que faire des vœux impuissans pour l'Etat.

Ainsi, le nom du Monarque est avili; son autorité, souvent compromise; sa gloire, à jamais flétrie; & son règne devient l'époque de l'infamie, des injustices les plus criantes, des plus grands crimes.

Ainsi, l'Etat le mieux affermi se renverse: l'extrême misère du peuple fait naître la révolte & la sédition, au-dedans: les troubles domestiques allument les guerres, au-dehors: insensiblement la catastrophe arrive; tous les remèdes sont inutiles; & tout s'anéantit.

Vous connoissez, Sire, l'Histoire ancienne & moderne des nations. Jugez vous-même, si le tableau que je viens de mettre sous les yeux de votre Majesté, est exagéré. Je bénis le Ciel d'avoir donné à la France un Souverain, qui veut être l'ame de ses Etats.

Ayez toujours de sages ministres, qui joignent la probité, la droiture, l'amour du travail & le zèle aux lumières & aux connoissances acquises. Il est impossible, j'en conviens, que, dans une grande monarchie, un roi puisse suivre toutes les affaires, tout voir, tout connoître, tout faire, décider de tout par lui-même; mais n'abandonnez jamais le timon de l'Etat. Que ceux, qui auront mérité votre confiance, soient chargés des détails: mais examinez attentivement tous les résultats. Faites-vous toujours rendre compte des motifs de toutes les décisions qui seront portées; &, si vous découvrez qu'on en impose à votre religion, montrez-vous inexorable, & punissez. Il n'y a que la crainte du châtement qui puisse prévenir les prévarications & les injustices.

L'homme de Cour.

Soyez bien sûr, qu'une voix, comme la vôtre, ne retentira jamais à ses oreilles. Dans toutes les cours c'est la voix du mensonge qui, seule, a le droit de se faire entendre. On étouffe celle de la vérité & de la franchise.

Me taxerez-vous d'exagération, si j'ajoute, que, quoique par votre état, & beaucoup moins encore par votre façon de penser, vous ne puissiez faire ombrage à personne, vous ne parviendrez pas même, de quelque moyen que vous vous serviez, à fixer l'attention des ministres, ni sur vous, ni sur vos projets?

Le Philosophe.

J'irai à leurs audiences publiques; &, leur présentant les mémoires que j'ai dressés sur différens objets qui tiennent à l'administration, je leur parlerai avec tant de chaleur, d'intérêt, de patriotisme, que je réuffirai, peut-être, à faire passer dans leur ame les sentimens profonds dont je suis pénétré.

L'homme de Cour.

Les audiences de nos ministres ne sont que pour l'ostentation. On n'y traite jamais d'affaires: cependant, soit coutume, soit préjugé, on y accourt en foule: mais il est inoui, qu'on n'en ait jamais remporté autre chose que de l'ennui, de la lassitude, & souvent qu'un dégoût insurmontable pour les affaires. L'homme en place, seul, en profite, pour recevoir l'encens & l'hommage de tous ceux qui n'adorent que la fortune; & ceux-ci s'en retirent fort satisfaits, quand, par hazard, on a daigné jeter sur eux un simple regard, ou, leur adresser, en passant, un mot favorable; quoiqu'on sache par expérience, que ce mot obligeant ne part que des lèvres, & que le cœur le dément toujours en secret.

Le Philosophe.

Si les ministres refusent de m'entendre à leurs audiences, je leur enverrai mes mémoires: je leur écrirai respectueusement, mais avec énergie, & j'espère qu'au moins ils voudront me lire.

L'homme de Cour.

Il n'est pas même bien certain, que vos lettres les trouvent souvent dans ces dispositions. Vous avez vu que nos rois ne lisoient pas ce qu'on leur adressoit; & peu s'en faut que leurs ministres n'en fassent autant pour ce qu'on leur écrit. Ce sont ordinairement leurs commis, qui les déchargent de ce fardeau.

Le Philosophe.

Que font-ils donc dans le ministère?

L'homme de Cour.

Ce qu'ils font!... Ils sont plus occupés que vous ne pensez.

A quelles intrigues ne sont-ils pas obligés de se livrer, soit pour se maintenir dans leurs places, & résister aux efforts de cette foule d'ennemis & d'envieux, qui travaillent sans relâche à les culbuter, soit pour renverser & détruire eux-mêmes ceux de leurs collègues, qui sont un obstacle à leurs vues, qui traversent leurs projets, qui jouissent de plus de faveur auprès du souverain ou de plus de réputation auprès du public, & dont ils se flattent d'obtenir la dépouille?

Croyez-vous qu'un objet de cette importance n'absorbe pas toute leur attention, & ne leur enlève pas la plus grande partie de leur tems ?

Le Philosophe.

Je conçois que de pareils hommes ne doivent jamais être un moment tranquilles ; & que, pour exécuter de si vastes desseins, ce n'est pas trop que l'emploi de toutes les heures du jour & de la nuit.

Il faut se faire un plan d'attaque & de défense : il faut attirer dans son parti tout ce qu'il y a de plus audacieux, de plus entreprenant & de plus méchant à la Cour & à la Ville : il faut donner ses ordres à ses espions & à ses émissaires, ou entendre leurs rapports & leurs découvertes : il faut enfin épier, trouver le moment favorable, pour faire sauter la mine, & pulvériser, d'un seul coup, s'il se peut, tous ses adversaires.

L'homme de Cour.

J'aime à vous voir concerter des opérations ministérielles : on diroit que vous venez de quitter ce pays d'intrigues & de manœuvres, où l'on connoît à fond tous les divers ressorts que peut employer le génie, excepté ceux qui dépendent de l'honneur & de la vertu.

Le Philosophe.

Je rends grâces au Ciel de m'avoir fait naître grec, & non barbare, a dit un ancien : & moi, je le bénis de m'avoir placé dans un état obscur, où l'on n'a, ni l'ambition de parvenir aux honneurs & aux dignités, ni les moyens de nuire à personne.

Si je me fais quelque idée des criminelles & honteuses trames des courtisans, c'est d'après ce qu'il vous a plu de m'en dire vous-même.

L'homme de Cour.

Je n'ai pas achevé de vous les décrire.

Un ministre est à peine installé, qu'il songe à être admis au conseil : car, on ne l'élève jamais que par gradations aux différens honneurs de sa place, non pour exciter en lui une noble émulation, mais pour le réduire à la nécessité de se distraire de ses fonctions par des intrigues indispensables.

Il entre au conseil ; & dès lors, nouvelles sollicitudes, nouveaux efforts : il étudie, dans les différentes branches de son département, non ce qui mérite tous ses soins par l'importance de son objet, ce qui peut avoir souffert de la négligence de son prédécesseur, ce qui est susceptible d'amélioration ou de réforme ; mais ce qui peut servir à l'accroissement de sa fortune, de celle de ses proches & de ses créatures : il expulse de son poste l'honnête homme qui n'est recommandable que par ses talens & par son travail ; & il en revêt l'intriguant, le bas flatteur, qui lui paroît propre à ses desseins, ou, qui est appuyé, dans ses importunes sollicitations, par quelque puissant protecteur : il examine, parmi les affaires, dont on lui fait voir le tableau, celles qui ne peuvent manquer d'être lucratives pour lui ; & il impose silence sur toutes celles qui ne seroient qu'avantageuses à la nation.

Le Philosophe.

Comment concilier une pareille conduite, avec la politesse, l'aménité, les égards même, qui caractérisent & qui distinguent les lettres de tous nos ministres?

On m'en a montré un grand nombre, dont j'ai été véritablement enchanté.

Vous leur écrivez, que vous avez une affaire de grande conséquence à leur communiquer; que l'Etat en retirera les plus grands avantages; & que l'exécution en est aussi facile que peu dispendieuse.

Ils vous répondent, qu'ils seront toujours très-empressés à lire les productions de votre génie & de votre patriotisme; que vous devez vous hâter de leur adresser vos mémoires; qu'ils apporteront, à leur examen, toute l'attention possible; que, si les objets dont il est question sont tels que vous le dites, votre zèle ne demeurera pas sans récompense; qu'ils en feront rapport à Sa Majesté & à son Conseil; qu'enfin, vous pouvez compter sur leur protection & la bienveillance du Roi.

L'homme de Cour.

Ces fortes de lettres ne coûtent rien aux ministres; ils n'ont que la peine de les ordonner. Ils les signent; mais ne vous persuadez pas qu'ils en sachent le contenu.

Il y a, dans tous les bureaux, des formules invariables pour toutes les conditions & tous les états. On les suit, à l'aveugle, & sans avoir dessein d'honorer personne, en particulier.

Ainsi, quelqu'en soit le style, elles ne doivent ni flatter ni encourager; & c'est être bien étranger à ce pays de mensonges & de fourberie, que de fonder la plus foible espérance sur les plus pompeuses promesses.

Le Philosophe.

Elles produisent cependant toujours leur effet? Et, sans doute, l'homme à talent possède à peine une lettre, qui faisoit l'objet de ses vœux, & qui maintenant le pénètre de la joie la plus vive, qu'il se soumet à tout ce qu'on exige de lui?

L'homme de Cour.

La bonne foi, la simplicité fut toujours le sceau du mérite; & personne ne se laisse plus aisément tromper que les hommes d'un vrai génie.

Le Philosophe.

Tromper!.... L'expression me semble un peu forte. Se pourroit-il qu'on ne cherchât à s'emparer de vos mémoires, de vos projets, fruits de vos longues veilles & de vos travaux, que pour se les approprier?

On m'a souvent dit que rien n'étoit plus commun que ce brigandage; & je n'ai jamais regardé ces assertions que comme téméraires & calomnieuses.

L'homme de Cour.

On ne vous induit point en erreur. Rapportez-vous en à mon expérience.

Combien de preuves n'ai-je pas vues de cette triste vérité! & par combien de faits ne me seroit-il pas facile de vous en convaincre, si j'osois me permettre de démas-

quer tant d'inignes fripons, qui, semblables au geai de la fable, se font insolemment parés des plumes d'autrui, & qui, pour comble d'horreur, ont encore eu l'art de se faire considérer comme honnêtes gens ?

Un mémoire important, est-il adressé à un ministre ? Le premier commis du département, ou, tel autre employé, qui n'est pas moins avide de gain, ni moins ardent à saisir l'occasion de faire fortune, s'en empare sur le champ, sous prétexte de l'examiner à loisir, pour en faire un rapport exact & fidèle; ou il en reçoit la commission du ministre même.

Il l'analyse, en effet, avec toute l'attention dont il est capable; il sépare ce qu'il y a de plus sagement pensé, & ce qui peut se concilier avec les mœurs, les usages, les loix du royaume, d'avec ce qu'il peut y avoir de mal vu, de mal combiné, ou de plus susceptible de difficultés; car, sur tous ces points, (excusez ma franchise) un simple employé de Bureaux en fait toujours plus que le premier Philosophe du siècle. Celui-ci fait ses spéculations & bâtit ses plans d'après les droits naturels de l'homme; mais il voit rarement, comme l'homme à routine, ce que les circonstances locales peuvent permettre.

Le Philosophe.

C'est une vérité incontestable.

Le Philosophe envisage souvent les hommes comme ils devroient être: l'homme ordinaire, mais qui a quelque usage du monde, les voit tels qu'ils sont, parceque sa vue ne se porte jamais au-delà.

L'un s'élançe volontiers, & par l'impulsion de ses propres forces, dans le monde possible: l'autre l'arrête, par foiblesse & par habitude, dans le monde réel & connu.

Le premier se plaît à supposer aux affaires des ressorts combinés, qui n'existent jamais que dans son imagination; & il est, par-là même, fort sujet à s'égarer sans s'en appercevoir: le dernier est comme lié au fil imperceptible qui les dirige; & il en juge presque toujours bien.

L'homme de Cour.

Mais si le commis, rapporteur, a ces avantages sur l'homme à projets, soyez persuadé qu'il fait en user à son bénéfice.

Tant que, dans l'examen de ses mémoires, il lui reste d'éclaircissements à obtenir, il se contente de lui opposer des difficultés; & cependant il le reçoit avec politesse, quelquefois même avec une sorte de distinction.

Cette conduite de sa part est indispensable, non seulement pour lui ôter jusqu'au soupçon du vol qu'il est bien résolu de faire de son projet, mais encore pour entretenir chez lui l'espérance de la réussite; ainsi que, se consumant peu-à-peu en vaines dépenses, & se réduisant à l'impuissance de se montrer convenablement, il prenne enfin le parti désespéré de tout abandonner, de s'en retourner tristement dans sa province, chassé de la capitale par la misère; ou d'aller terminer ses peines & ses chagrins dans un hôpital, si toutefois ses dettes ne le font jeter au fond d'un cachot.

Le Philosophe.

Que n'ai-je le droit, en faveur des bons provinciaux, de faire graver, en gros caractères, sur le frontispice de l'hôtel de tous nos ministres & à la porte de tous les bureaux, ces vers d'un ancien :

Sic vos, non vobis, nidificatis aves.

Sic vos, non vobis, vellera fertis oves.

Sic vos, non vobis, mellificatis apes.

Sic vos, non vobis, fertis aratra boves.

Quelle inscription seroit plus juste, & plus instructive ?

L'homme de Cour.

Peu de gens à projets ou de sollicitateurs d'affaires en feroient leur profit.

On n'ignore pas, que ces sortes de manèges & de friponneries ne sont pas rares : mais on espère toujours d'être du petit nombre des élus ; comme, dans un naufrage, on voit quelques malheureux qui se sauvent :

apparent rari nantes in gurgite vasto.

Pour l'ordinaire, on ne commence à se détromper, que lorsqu'il n'est presque plus tems de revenir sur ses pas. Celui, qui a perdu deux, trois années à solliciter, se flatte de réussir enfin la quatrième ; insensiblement on s'engage : les frais s'accumulent : les embarras augmentent : les ressources s'épuisent : on ne fait plus que devenir : le désespoir s'empare de votre ame ; & l'on s'obstine à poursuivre ce qu'on ne se sent plus les forces d'atteindre, on à réclamer ce qu'on n'a plus le moyen d'obtenir.

Paris fourmille de ces victimes infortunées. Allez dans les cafés : fréquentez les maisons royales & les promena-

des publiques : par-tout, vous découvrirez de ces malheureux, à l'œil égaré, au visage blême, dont le cœur est brisé, par la douleur & le désespoir, & dont le désœuvrement, l'inaction absolue, & sur-tout, les pitoyables lambeaux qui les couvrent, annoncent la ruine prochaine ou déjà consommée.

Le Philosophe.

Je m'étonne, que des hommes, qui se voient ainsi déchus de leurs belles espérances, & réduits à cette affreuse misère, ne se portent pas aux plus criminels excès.

L'homme de Cour.

Mais c'est aussi ce qui n'arrive que trop souvent. Vous vous souvenez de ce que notre charmante *Des-houlières* a dit des joueurs ? faites-en l'application aux gens à projets, & à tous ceux qui s'efforcent de s'accrocher à la roue de la fortune :

On commence par être dupe :

On finit par être fripon.

Le Philosophe.

C'en est fait : je renonce à tous mes projets : je n'aurai jamais la pensée de me livrer à aucune affaire, dont la décision dépende de nos ministres & de leurs honnêtes commis ; puisque tout est pièges, tout est précipices pour ceux qui courent cette périlleuse carrière.

L'homme de Cour.

Vous m'avez choisi pour être votre conseil, ou, du moins, pour vous dire mon sentiment. Ayez donc l'indulgence de m'entendre jusqu'à la fin.

J'ai trop à cœur vos intérêts & votre repos, pour vous exhorter à aller vous consumer en vaines poursuites; & je suis charmé de n'avoir point à combattre votre détermination à cet égard.

Il seroit possible, sans doute, que vous réussissiez: car, depuis ce nouveau règne, comme vous en êtes vous-même tombé d'accord, notre ministère est, en général, très-bien composé; & il est à présumer que les subalternes sont dignes de leurs chefs.

Cependant, si l'on n'est pas exposé aux mêmes inconvéniens, il y en a encore assez à redouter, pour vous conseiller, en ami de ne pas sacrifier les douceurs de votre retraite à des espérances très-éloignées & vraisemblablement chimériques.

Mais prenez une route plus sûre & moins dangereuse, pour vous acquitter, en bon citoyen & en sujet fidèle, de ce que vous devez à votre patrie & à votre Roi: publiez vos projets.

Les ouvrages ne font pas toujours une sensation assez vive, pour opérer très-promptement une révolution nécessaire: mais ils éclairent insensiblement la nation: les vues utiles se répandent: les gens en place s'en occupent: la fermentation, qu'elles occasionnent, gagne toutes les conditions & tous les états: tôt ou tard, l'heureux moment arrive, où l'on se félicite d'avoir fait le bien de ses semblables, & où l'on goûte tous les charmes de la gloire, vraiment solide, d'être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Le Philosophe.

J'éprouve l'ascendant irrésistible du génie & de la vertu, en vous écoutant; & je ne saurois qu'opposer à la sagesse de vos discours; mais n'ai-je pas à craindre d'être persécuté?

L'Homme de Cour.

Que puis-je vous répondre pour vous rassurer? Dans tous les siècles, c'est la vérité qui a excité la haine & le courroux des méchans. On voudroit faire le mal sans reproches & sans remords: comment ne s'efforceroit-on pas d'étouffer une lumière aussi importune?

Le Philosophe.

Je serai circonspect & prudent. La vérité sera toujours ma règle: mais j'éviterai tout ce qui pourroit offenser les individus, sur-tout, ceux qui sont revêtus des principales charges & des dignités de l'Etat; & jamais aucune personnalité ne souillera ma plume. Je ne m'exprimerai avec force & avec énergie, qu'en parlant de la nation & des hommes, en général; de manière que celui, qui oseroit m'intenter quelque accusation, ou, qui se rendroit coupable envers moi de quelque attentat, décelerait ses vices & ses crimes secrets, peut-être, sans me nuire.

L'Homme de Cour.

Cela ne suffit pas encore. L'entreprise la plus dangereuse, à mon avis, pour un écrivain patriote, c'est celle d'attaquer les abus ou le despotisme des corps. Ils ne pardonnent jamais; & de tous les ennemis qu'on peut s'attirer, ce sont certainement les plus implacables.

Malheur à celui, par exemple, qui ose élever sa voix contre le clergé & la magistrature ! Vous n'avez pas oublié ce que je vous dis, après avoir lû le Mémoire de M. Necker sur l'administration provinciale, ce monument immortel de ses vertus patriotiques & de son génie ? „Ce grand Homme est perdu.“ Et ma prédiction ne s'est malheureusement que trop accomplie. Ces deux corps sont également puissans dans l'Etat ; & , quand on ne veut pas être du nombre des martyrs & des victimes du bien public, il faut les respecter, ou ne les attaquer qu'en fuyant, à la manière des parthes.

Le Philosophe.

Mon plan de conduite est tout décidé, & je le suivrai invariablement. Si l'on me persécute pour mon zèle, mes bonnes intentions, ma sincérité, je trouverai ma consolation au fond de mon cœur ; & j'en aurai acquis plus de gloire. La génération présente est souvent ingrate : la postérité, impartiale & désintéressée ne l'est jamais ; & elle récompense toujours avec usure les actions généreuses, & les services rendus à la patrie & à l'humanité. Mais, quelque puisse être l'événement, j'aurai toujours présent à mon esprit cette sublime sentence, qu'on profane avec tant d'indécence sur notre théâtre, & que tout bon citoyen doit prendre pour sa devise : *Le genre-humain est indigne qu'on lui fasse du bien ; mais il est digne de moi de lui en faire.*
